

Germain Dion, *La fille de la danseuse*, roman policier, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 2008, 280 pages

Antonio D'Alfonso

Number 145, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

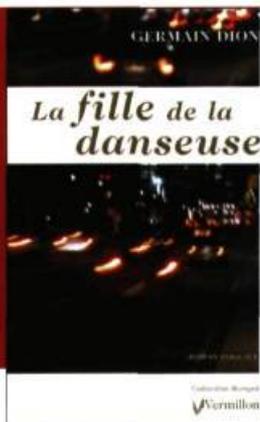
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

D'Alfonso, A. (2009). Review of [Germain Dion, *La fille de la danseuse*, roman policier, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 2008, 280 pages]. *Liaison*, (145), 48–48.

ANTONIO D'ALFONSO



Germain Dion, *La fille de la danseuse*, roman policier, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 2008, 280 pages.

LA FILLE DE LA DANSEUSE de Germain Dion est un polar, un roman de série noire qui retrace un mois dans la vie du policier Sylvain Lebonnaire. Il y a des crimes, mais la recherche du responsable des meurtres nous conduit directement à mieux connaître l'inspecteur, un bosseur qui n'apprécie pas le sens du terme « repos ». En ce février froid, jour et nuit, Syl, comme le nomme son adjoint Haverly l'Irlandais, ne s'accordera de repos (un voyage de ski alpin à Whistler, en Colombie-Britannique) qu'à la fin de l'enquête.

À mesure que l'investigation avance, le lecteur voit grandir devant ses yeux la ville pluriculturelle de Laval. Nous sommes loin de la campagne des années 1950. Mais ce qui compte c'est le dernier cas d'enlèvement d'enfant. Où est Karélie, cinq ans, fille de la célèbre danseuse classique Gabrielle Jutras, et de Pierre Coulvée, homme d'affaires et exportateur de produits québécois en Amérique latine ?

Inutile de nommer les divers personnages qui circulent dans les rues lavalloises et montréalaises. En fin de compte, ces comparses finissent par se déplacer

et occuper la toile de fond, laissant l'avant-scène à la poignée d'hommes et de femmes sur lesquels Germain Dion verse le gros de sa solution narrative. Heureusement ! Un roman policier n'est pas un roman historique et j'ai eu peur, au début, d'être obligé de me « taper » la généalogie de toute sa gang !

Le trajet entre le premier et le dernier mot du roman, aussi tortueux qu'il puisse sembler, demeure, tout de même, la ligne droite, sémantiquement parlant. Il faut passer par tous les méandres pour arriver à la conclusion raisonnée du rapt. Dans ce récit, deux histoires s'entremêlent : la découverte du kidnappeur (des kidnappeurs) et l'histoire d'amour entre Lebonnaire et une copine de Gabrielle Jutras, Patricia.

Le roman se lit facilement, d'un trait. Aucun problème à souligner. Dion nous épargne les horreurs associées d'ordinaire à ce genre de crime. À quatre ou cinq reprises, il se laisse aller et déclare, par la voix des personnages de fond : « Ces gens-là, si je pouvais les avoir devant moi ! Je leur sorterais les yeux de la tête ! » Même Lebonnaire (le nom lui va à merveille !) a beau garder

son calme, il perdra patience lorsqu'il interrogera les ravisseurs d'enfants. Il voudrait bien décharger son arme de service dans leurs corps. Il ne le fera pas. La police a son travail à accomplir.

Ce qui est troublant dans le roman, c'est la face cachée des misérables histoires de chantage. Non seulement la vie de l'enfant est en péril, mais elle devient une valeur sûre pour extorquer aux parents de l'argent. Contre cet habitus misérabiliste, Lebonnaire ne pourra rien faire. C'est le prix à payer pour retrouver Karélie. Le prix ? Tristement la vie est une moins-value. ||

Antonio D'Alfonso est éditeur depuis 28 ans. Un vendredi du mois d'août (Leméac, 2004) a remporté le Prix Trillium et L'aimé (Leméac, 2007) a remporté le Prix Christine-Dimitriou-Van-Saenen.